

IV

Je vous ai promis, mesdemoiselles, l'histoire du point d'orgue ajouté par Boïeldieu au concert en *ut mineur* de Mozart.

Je vois encore cet aimable et gracieux Boïeldieu entrer un soir chez Auber, c'était en 1800, et déroulant la feuille de papier réglé sur laquelle il avait écrit ce point d'orgue que le jeune Joseph Zimmermann devait exécuter. // 115 //

— Petit, voici le point d'orgue dont je t'ai parlé; tu vas le déchiffrer avec moi au piano; puis, tu l'emporteras chez toi pour le travailler demain matin, et demain soir tu le rapporteras pour le répéter.

Le maître et l'élève se mirent au piano. Le lendemain soir, Boïeldieu arriva un des premiers. Joseph caressait et taquinait un gros chat angora.

Il faut se défier du *gamin*. Si vous le voyez ayant l'air absorbé dans quelque grave occupation puérile, soyez sûr qu'il cache son jeu. Il médite ou il a déjà fait quelque bon tour. Pour un observateur, c'était un sujet de réflexions que cet enfant et ce chat jouant ensemble de la façon la plus innocente.

— Eh bien! petit, as-tu étudié, dit Boïeldieu d'un ton amicalement encourageant? Voyons ce point d'orgue.

Joseph donne une tape au matou qui se sauve sous la table. L'élève s'assied au piano; il attaque le point d'orgue et l'enlève sans broncher.

— C'est à merveille! dit Boïeldieu étonné. On ne saurait mieux exécuter la note. Mais il y a certaines nuances.....

Donne-moi donc le cahier; tu vas recommencer; j'ai besoin de suivre sur le papier.....

— Mais, cher maître, fit le candide enfant, le cahier, je ne l'ai pas. J'ai trouvé ce point d'orgue si beau, si brillant, si approprié au style de Mozart, — on croirait vraiment que c'est lui qui l'a écrit, — que j'ai voulu le copier. Je me suis mis à l'œuvre, mais je n'ai pu achever, et comme je le savais par cœur.....

— C'est bon, cher enfant, dit Boïeldieu flatté. Mais, demain, ne manque pas de l'apporter. Entends-tu?

— Oui, maître, soyez tranquille.

Le lendemain: — Eh bien, petit, à nous deux! As-tu le cahier?

— Oui, monsieur, dit l'élève d'un air d'assurance. Et il va chercher dans son chapeau un rouleau de papier qu'il remet à Boïeldieu. Le maître

prend le papier, le déroule, puis le roule en sens contraire pour en aplanir la surface. Il s'assied lui-même au piano et l'étale sur le pupitre.

— Qu'est-ce que ce griffonnage? Que m'apportes-tu là? Je t'ai demandé mon cahier; où est-il? Je veux mon cahier. Je te dis qu'il y a certaines nuances.....

Il faut vous dire que cet excellent Boïeldieu ne savait lire que son écriture.

— Mais le voilà votre cahier, maître; le voilà devant nos yeux. Ne vous fâchez pas. — Puis, comme s'il s'apercevait à l'instant même d'une méprise: Ah! pardon! monsieur, reprit le petit effronté. Étourdi que je suis! au lieu de votre manuscrit, j'ai pris ma copie.

Boïeldieu eut un moment d'impatience. Il se leva brusquement, fit deux ou trois tours dans le salon d'un air agité. — Maudit enfant! murmurait-il entre ses dents, je vais te faire chanter sans solfier. — Puis, se remettant: — J'avais eu soin d'indiquer certaines nuances...

Il va sans dire que Boïeldieu ne revit jamais son manuscrit.

C'est peut-être de cette façon cavalière que le jeune Joseph Zimmermann se rendit possesseur de l'*Agnus Dei* de la messe composée par *Fanfan*, après que celui-ci eut fait de sérieuses études de contre-point sous la direction de Cherubini; *Agnus Dei* qui, par une singulière métamorphose, est devenu la prière du mariage dans la *Muette de Portici*.

Hélas! il y a quelques années à peine, ces manuscrits, ces autographes, ainsi qu'une foule d'autres venus de tous les coins de l'Europe, étaient encadrés sous verre dans ces beaux salons hospitaliers où tous les artistes, compositeurs, chanteurs, virtuoses en tout genre, faisaient leurs débuts devant un auditoire d'élite avant de se produire en public, sur la scène, ou dans les salles de concert. Il n'était pas un amateur à Londres, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, qui ne se fit un plaisir d'envoyer quelque rareté à ce bon Zimmermann, le parrain-né de toutes les célébrités musicales du monde entier. Il serait impossible de nommer tous les musiciens dont il avait des fragments, des morceaux, des sonates, des scènes, souvent des partitions autographes entières. Il faudrait transcrire son volumineux catalogue *in-folio* que j'ai parcouru tant de fois avec un si vif sentiment d'envie. Comptez tous les grands noms, les noms célèbres, les noms estimés depuis Leo et Durante jusqu'à Meyerbeer et Rossini; comptez-les tous, à l'exception d'un seul, Cimarosa, l'immortel auteur d'un chef-d'œuvre exquis, *Il matrimonio segreto*, qui, comme Molière, offre cette particularité qu'il n'a pas ou presque pas laissé d'écriture de sa main.

En outre, Joseph Zimmermann possédait une magnifique bibliothèque musicale, non pas précisément de livres théoriques et didactiques, mais des grandes œuvres de l'art. Songez à ce qu'a pu amasser de trésors en ce genre un homme qui a professé pendant cinquante ans, qui s'est fait le centre de la musique et des musiciens, qui

rendait des services à tous les éditeurs, qui était l'ami de tous les compositeurs, et qui, d'ailleurs, avait assez de fortune pour se passer, comme on dit en style de bibliophile, une fantaisie.

// 116 // Toutes ses richesses ont passé entre les mains de M. Charles Gounod, l'heureux gendre de cet heureux père. Mais que de pensées tristes viennent m'assaillir!... Le pauvre Zimmermann, mort dans un âge peu avancé, au milieu des joies et des espérances de la famille, un ou deux ans avant sa fille aînée, madame Juliette D....., on ne peut plus gracieuse et spirituelle, grande musicienne, excellente pianiste, et chez qui, tout à coup, à dix-sept ans, se revéla un talent très remarquable pour la sculpture, comme si elle avait voulu réunir deux supériorités.

Quel voile funèbre sur ses souvenirs?

Oui, on a bien fait de faire disparaître cet angle du square d'Orléans où s'élevaient les appartements de Zimmermann. . . . .

Si le jeune Zimmermann *chipait* des autographes (vous connaissez, mesdemoiselles, ce terme qui fait partie de la langue admirable composée par les écoliers, et qui exprime l'action de s'approprier une chose par des moyens adroits, sinon légitimes, et que la malice et l'espièglerie font passer); si Zimmermann *chipait* des autographes, Cherubini, le grave et l'austère Cherubini, lui *chipait*..... Vous ne devineriez jamais quoi.

Voici le fait. Je l'ai entendu vingt fois raconter à Joseph Zimmermann. Celui-ci avait un cabriolet; Cherubini n'en avait pas. Le vieux malin trouva tout à la fois plaisant et commode, non de se faire voiturier par Zimmermann, mais de s'emparer tout bonnement de son véhicule. Il avait à cela un double avantage.

Son bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Cherubini eut toujours une manie, celle de prendre ses aises partout et de se considérer partout comme chez lui. Etant à Chimay (je vous préviens ici, mesdemoiselles, que je fais une petite parenthèse qui n'est pas hors de propos), chez M. de Caraman, Cherubini composait sa messe en *fa*, à trois voix, qui passe pour son chef-d'œuvre. Or, il y avait aussi à Chimay de beaux messieurs et de belles dames qui avaient droit à la même hospitalité. Que faisait Cherubini? il s'emparait à lui seul du salon, ouvrait le piano, rangeait une table à côté, y déployait ses paperasses, et écrivait sa messe en *fa*. Malheur à ceux ou celles qui avaient la témérité de pénétrer dans le sanctuaire! Il les rabrouait d'importance. Il ne connaissait ni maître de la maison, ni amis, ni domestiques; il ne respectait ni le rang, ni l'âge, ni le sexe. Quelqu'un ouvrait-il la porte: *Que voulez-vous? Jé né pas lé temps. Allez-vous-en! Jé n'y souis pas.* Telles étaient ses plus aimables apostrophes. Cependant, le vieux bourru se déridait quelquefois. Ce fut là, à Chimay, qu'il composa ces jolis quadrilles dont j'ai parlé, placés plus tard dans *Pimmaglione*.

Je vous entends d'ici, mesdemoiselles: Le cabriolet! le cabriolet! M'y voilà. Un soir qu'il pleuvait à verse, Cherubini et Zimmermann se trouvaient dans la même réunion. L'amateur d'autographes ne perdait pas de vue l'amateur de cabriolet. — Si je le vois disparaître, pensait Zimmermann, je cours après lui, je le devance dans l'escalier et je lui brûle la politesse. — Mais le bon homme était rusé. Il avise une belle dame qu'il connaissait un peu, et qui se montrait très fière d'échanger un regard, une parole avec le célèbre compositeur. Le voilà causant mystérieusement avec elle. — Tiens! tiens! dit Zimmermann, voilà Cherubini qui fait l'empressé, ma foi! — Tu ris, pauvre Zimmermann! prends garde! rira bien qui rira le dernier! Tandis que Cherubini circule dans les groupes, la belle dame vient s'asseoir auprès de Zimmermann.

— Vous faites collection d'autographes, monsieur Zimmermann?

Celui-ci donne dans le panneau. — Oui, madame, c'est une manie, une passion, si vous voulez.

— Très louable, monsieur Zimmermann. Vous devez avoir, placé comme vous l'êtes, des richesses admirables..... tous les compositeurs actuels, et une grande partie des anciens.

— Les compositeurs actuels, je les ai tous, madame; mais il n'en est pas de même pour les anciens; il me manque un tel, un tel...

— Je les ai précisément, dit ingénument la dame, et, si vous voulez, je pourrai vous proposer quelques échanges; je tiens plus, moi ignorante, aux compositeurs actuels qu'à ceux du passé..... C'est plus amusant.

Cherubini vit le coup. Il part, descend l'escalier à pas de loup, et monte dans le cabriolet. Mais, ô fatalité! un embarras de voiture arrête le fugitif pendant trois mortelles minutes: — *Aïe! aïe! cocher, arrêtez! c'est moi!* crie une voix. Voilà le voleur pris en flagrant délit. — *Qué voulez-vous? Jé né pas lé temps. Allez soutirer des autographes à madame \*\*\*.* — *Mais.....* — *Laissez-moi; jé souis pressé.* — *Mais au moins, prêtez-moi votre parapluie,* dit Zimmermann. — *Vous saurez, mon ser, qu'on né prête zamais ni son parapluie, ni son couteau, ni son fusil, commé dit lé proverbe de mon péis.* — Et fouette cocher!

Voyez-vous d'ici Zimmermann se morfondant dans la rue, par une pluie battante, en petits souliers de bal, et, qui pis est, éclaboussé par son propre cabriolet!

*JOURNAL DES JEUNES PERSONNES*, février 1862, pp. 114–116.

Journal Title: JOURNAL DES JEUNES PERSONNES  
Journal Subtitle: None  
Calendar Date: FÉVRIER 1862  
Printed Date Correct: Yes  
Year: 30<sup>e</sup> ANNÉE  
Pagination: 114 à 116  
Title of Article: UN CHAPITRE DE MES MÉMOIRES<sup>(1)</sup>  
Subtitle of Article: None  
Signature: J. D'ORTIGUE.  
Pseudonym: None  
Author: Joseph d'Ortigue  
Layout: Internal main text  
Cross-reference: Voir le *Journal des Jeunes Personnes*, juillet 1861, pp. 274–276; août 1861, pp. 312–314; octobre 1861, pp. 367–369; juillet 1862, pp. 280–282.

---

(1) Voir les numéros de juillet, août et octobre 1861.